Dix homélies

Jean-Pierre Duplantier

Photo
de
Jean-Pierre

Dix homélies

Jean-Pierre Duplantier

Durant des années Jean Pierre Duplantier nous a édifiés, construits, témoignant de celui qui le faisait vivre. Il nous a laissé la trace de nombre d'enseignements, exhortations et invitations à faire l'expérience de la rencontre avec celui qui nous attire.

Dans ce recueil nous avons retenu dix de ses homélies. Elles offrent les mots dont Jean Pierre avait le secret pour nous faire entrer dans une écoute active de la Parole.

1. **La vérité de l'homme**

   2° dimanche d'Avent

2. **La vie qui coule en nous**

   4° dimanche d'Avent

3. **Fais trembler nos chairs et réconcilie nous**

   Célébration du pardon

4. **Déjà, nous sommes sauvés**

   1° dimanche de Carême

5. **Il nous relève**

5° dimanche de Carême

6. **Ce trouble qui nous fait courir**

Dimanche de Pâques

7. **Grande paix où notre mort est visitée**

Petit matin de Pâques

8. **L'eau et le feu, la vérité qui déconcerte**

6° dimanche ordinaire

9. **Où est notre source**

16° dimanche ordinaire

10. **Le mystère des hommes**

Corps et sang du Christ

Vous pouvez aussi écouter et podcaster ces dix homélies, lues et enregistrées par Jean-Marie Despeyroux, sur le site *Bible et Lecture CADIR-Aquitaine*.

Si leur lecture, leur écoute vous en donnent le goût, sachez que vous pourrez consulter et télécharger bien d'autres homélies et textes de Jean-Pierre. Une équipe travaille à leur mise en forme. Progressivement ils seront consultables en ligne.

Bonne lecture !

La vérité de l'homme

Nous allons dans quelques jours célébrer la naissance de Jésus. Plus qu'un anniversaire, c'est un commandement qui nous a été donné de faire mémoire chaque année à cette époque de sa venue parmi nous, afin que nous donnions à nouveau toute sa place, dans le temps et les circonstances que nous vivons, au don qui nous a été fait de son inscription charnelle dans le cours de l'histoire des hommes. Pour nous y préparer il nous est offert aujourd'hui d'écouter le témoignage de Jean-Baptiste.

Or je crois que son témoignage touche un point particulièrement sensible de l'état dans lequel se trouve actuellement notre société. Depuis maintenant de nombreuses générations s'est développée dans notre mentalité une vision de l'homme capable de gérer seul son propre destin. Ce n'est pas la première fois que cela arrive aux hommes. D'autres grandes civilisations ont connu cette fascination du contrôle de la nature et de l'histoire humaine par l'homme. Aujourd'hui nous y avons ajouté un argument supplémentaire : même si le chômage, la violence entre les nations, la misère et le désespoir d'une multitude de gens, le sida et l'accumulation des déchets toxiques viennent contrecarrer notre marche en avant, ce n'est pas la preuve que l'homme est sur une mauvaise voie, c'est le signe que l'humanité n'en est qu'à sa préhistoire. Dans l'état actuel de nos connaissances, les choses ne vont pas aussi bien que nous le souhaitons, mais il faut espérer dans l'évolution des mentalités et des capacités de l'homme à s'autogérer. Bien sûr, tous ceux qui n'évoluent pas, qui n'ont pas les moyens ou les conditions de cette évolution, ne peuvent que se sentir exclus ; mais c'est le prix à payer. L'évolution de l'homme passe par le sacrifice des espèces inadaptées.

C'est précisément juste après qu'on ait raconté le massacre ordonné par Hérode de tous les enfants de moins de deux ans, à Bethléem et tout son territoire, que Jean-Baptiste paraît proclamant dans le désert de Judée : *« convertissez-vous : le Royaume de Dieu*

s'approche ». Et la voix de Jean-Baptiste n'est pas un cri isolé ; il est la voix dont le prophète Isaïe avait déjà parlé. Il est la voix qui depuis le commencement proclame qu'il n'est pas bon pour l'homme d'être seul. Que l'homme pour exister, a besoin qu'un autre que lui-même vienne à sa rencontre. Et pas seulement un compagnon ou une compagne, mais un Autre, véritablement autre, qui à la fois lui échappe radicalement et le désire, et vient à lui et l'aime. En un mot, l'existence de Dieu et l'existence de l'homme ont partie liée radicalement.

De même qu'un fils d'homme ne vient au monde que dans l'interaction entre ce qui bouge dans sa chair naissante et ce qui désire et ce qui parle dans le corps de sa mère, de même le fils d'homme ne vient au jour de la vie humaine que dans l'interaction des projets et des désirs qui s'éveillent dans le coeur de l'homme naissant et de la Parole et de l'amour dont Dieu est la source vive. **L'homme n'a pas de résidence en dehors du Royaume de Dieu.** L'alliance entre Dieu et les hommes est le lieu de la vérité de l'homme, de son chemin, de sa vie.

Comprenons-nous bien. Qu'il y ait une réelle incompréhension entre les croyants et ceux qui estiment que la foi en Dieu est une survivance d'une étape primitive de l'évolution humaine, cela est inévitable. Mais ce n'est pas une raison pour que les croyants jugent, rejettent ou fuient le monde. Si nous affirmons, par notre vie et pas seulement par des discours, que la vérité de l'homme se manifeste dans son alliance avec Dieu, c'est que nous avons fait l'expérience que cette relation avec Dieu nous a permis de lire, d'entendre, de vivre de belles choses dans nos vies ; d'y faire des choix qui portent de beaux fruits. C'est cela que nous essayons de partager, en tenant notre place au milieu des hommes de notre temps, en toute liberté et assurance ; sans faire de leçons, sans prétendre tout résoudre à notre tour par des principes ou des idées qui donneraient des solutions à tout, mais sans compromission non plus ; en témoins, c'est tout.

2°dim d'Avent 1992 *Lectures : Ba 5, 1-9 / Ps 125 / Ph 1,4-6 8-11 / Lc 3, 1-6*

La vie qui coule en nous

Le roi David avait une magnifique maison, dans une des plus belles villes du monde : Jérusalem. Alors il eut l'idée de faire venir Dieu chez lui. Il lui bâtirait une maison encore plus splendide que la sienne, toute en pierre, avec un plafond très haut et plein de lumière. Ainsi Dieu serait son voisin, et lorsqu'il aurait un problème ou quelque chose à demander, il n'aurait qu'un pas à faire et Dieu lui accorderait tout ce qu'il voudrait. Il ne pourrait rien lui refuser ; David avait fait tant de choses pour Lui.

Mais Dieu n'a pas accepté. Il faut dire que Dieu ne voit pas les choses comme nous. Nous, nous voudrions avoir Dieu avec nous, pour qu'il nous aide à réaliser ce que dont nous avons envie, comme un père très fort, mais qui ferait ce que nous aurions décidé ; ou comme une maman très gentille, qui nous donnerait tout ce que nous lui demandons, tout de suite. Dieu, Lui, nous a envoyé un grand nombre de messagers pour nous faire comprendre que ce rêve n'est pas bon pour nous. Dieu nous a créés à son image, pour qu'il y ait des liens d'amour entre nous aussi lumineux et fidèles que l'amour qu'il nous porte, à nous, à tous les hommes.

C'est à propos de cet amour divin qu'il y a entre nous et Lui une grosse différence. Ce n'est pas que nous soyons incapables d'aimer ! Non, il a semé son amour dans notre cœur. Mais cet amour à la manière de Dieu pousse mal sur notre terre. Pour n'importe quoi nous nous mettons à être jaloux de notre frère, de notre sœur, de notre voisin. Il suffit qu'une personne qui ne nous plait pas bien dise quelque chose et nous avons besoin de dire le contraire, comme ça, sans raison. C'est que le souffle puissant de l'amour divin nous déborde et ça nous énerve de ne pas pouvoir maîtriser cette vie qui nous est donnée d'en-haut. Alors on se raidit ; on calcule sans s'en rendre compte. Un jour on est prêt à accueillir tout le monde ; le lendemain on ne veut plus voir personne. Et puis s'installe un grand

malaise en nous : du trésor de notre cœur **sort** un jour la tendresse et un autre jour la haine. C'est très instable, la vie qui coule en nous. C'est comme un volcan sauvage : il y a des irruptions incontrôlables. Un jour c'est la paix et le lendemain c'est la guerre, à la maison, à l'école et entre les peuples. Et nous passons de l'un à l'autre sans nous en rendre compte. Alors comme ça devient trop compliqué, on s'occupe à plein d'activités. Les choses, c'est plus facile à gérer que les personnes. On se fabrique aussi des règles pour contrôler la situation ; mais ça échoue et on fait d'autres règles. On se donne aussi des raisons pour aimer ceux-ci et se battre contre les autres. Mais à la moindre occasion on change d'alliance. On finit parfois par se trouver un petit coin à l'abri, sous le parapluie d'une idée, d'une conviction, d'une religion ; mais il suffit qu'un étranger arrive, qui ne pense pas comme nous, qui ne croit pas les mêmes choses que nous et c'est l'inquiétude qui revient. Il y a sans doute tout ce qu'il faut en nous ; mais ça a raté à un moment ou à un autre et c'est parti dans tous les sens. Ou bien on a tenu le cap contre vents et marées, mais on s'est coupé du reste du monde et on n'en finit plus de vivre sur la défensive.

Voilà pourquoi Dieu n'a pas accepté la proposition de David de lui construire une maison. Il n'a jamais voulu se laisser emprisonner chez nous, dans nos manières de vivre, d'aimer et de haïr, de croire et de douter, de promettre et de trahir. Il n'a pas voulu non plus attendre pour faire le tri entre ce qui est bon et ce qui est mauvais. Non, il nous aime, tout entier, le meilleur et le pire. Alors il décide de venir chez nous et de s'enfoncer au plus profond de nous.

Voilà comment ça s'est passé : « *L'ange Gabriel fut envoyé par Dieu à Nazareth, à une jeune fille fiancée à un descendant du roi David ; il s'appelait Joseph et le nom de la jeune fille était Marie. L'ange dit à Marie : Tu vas concevoir et enfanter un fils ; tu lui donneras le nom de Jésus. Il sera appelé Fils du Très-Haut : le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; et son règne n'aura pas de fin* ».

Une vraie folie en quelque sorte : un fils d'homme, né d'une femme, comme nous, qui aurait en lui toute la puissance d'amour de Dieu, comme nous, mais sans orage, sans mensonge, sans méfiance, sans orgueil, sans péché. Marie sait que c'est impossible. Alors elle dit à l'ange : *« Comment cela va-t-il se faire ? Je ne connais point d'homme qui puisse me donner un enfant pareil. »* Et l'ange lui répond : *« l'Esprit Saint viendra sur toi et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre. »* I1 ne dit pas : la lumière du Très-haut pénétrera en toi. I1 dit son ombre te couvrira.

Quel est le travail de cette ombre du Très-Haut ? Je crois que cette ombre est comme un sommeil profond que nous ne connaissons pas. Une nuit profonde, où nos yeux grand 'ouverts ne voient plus rien, où nos oreilles aux aguets n'entendent plus rien, où nos mains tendues n'ont plus rien à saisir. Juste le temps qu'il faut pour que nos images sur nous-mêmes, sur le monde, sur Dieu, sur l'homme et la femme, s'obscurcissent, s'ombrent, afin que s'éveille au plus intime de notre chair la vérité qui nous habite depuis l'origine.

Et Marie s'est offerte, corps et âme ! Et Jésus est venu. Et la puissance du Très haut nous a donné son Fils et il est venu habiter parmi nous. Et il est descendu jusqu'au plus profond de nous ; il ne supprime pas la violence, il s'y enfonce et touche en nous le plus charnel, le plus redoutable, pour l'apprivoiser, le transfigurer. Il nous délivre de toutes les séductions, de toutes les jalousies. Il prend sur lui notre péché et l'enlève et reprend toutes choses à la racine, pour nous apprendre une manière de vivre humaine, à l'image de Dieu. C'est plus qu'une religion nouvelle, c'est une immense bouffée d'air, de souffle pour tous les hommes, jusqu'à ce que soit transformé ce qu'irrésistiblement nous portons en nous de violence, de chair et de sang, d'envie et de meurtre, afin que tout soit traversé. Vivre sans plus craindre de rater son chemin, sans chercher à être plus, mieux, mais consentir à devenir ce que nous sommes en vérité : aimés de Dieu, comme Lui, par Lui, en un seul corps et un seul Esprit…

Je vous salue Marie ! Vous êtes bénie entre toutes les femmes. Donne-nous, Marie, aujourd'hui et jusqu'à l'heure de notre mort, de nous offrir corps et âme à ces visites inattendues de l'inaccessible amour, de l'impossible justice. Resserre en nous les liens vivants, concrets, quotidiens avec Jésus, le Christ, ton enfant, le Fils de Dieu. Nous sommes nés pour cette rencontre-là.

4° dimanche d'Avent B *Lectures : 2 S 7, 1-5.8b… / Ps 88 / Ro 16, 25-27 / Lc 1, 26-38*

Fais trembler nos chairs et réconcilie nous

Nous nous préparons à célébrer la naissance de Jésus. Nos préparatifs pour Noël portent sur beaucoup de choses : sur les achats de cadeaux et de ce qu'il faut pour la fête ; mais aussi sur la manière dont nous allons nous y prendre avec les personnes, les membres de notre famille, des amis, des voisins et aussi des personnes plus lointaines pour lesquelles ce serait une bonne occasion pour faire un petit geste de solidarité. Ça remue des choses heureuses et aussi des choses douloureuses dans nos relations, familiales et autres. Et c'est là qu'il serait bon pour nous de faire une place pour la célébration de la naissance de Jésus. En effet, la naissance de cet enfant, pas tout à fait comme les autres, touche ce qu'il y a de plus profond, de plus intime, de plus constitutif aussi de notre aventure humaine. Voici comment.

Pour parler de l'origine de Jésus Christ, la page d'évangile que nous venons d'écouter raconte ce qui a été touché chez Joseph et chez Marie dès que la naissance de cet enfant a été mise en route. Or il s'agit bien de ce qui est au centre de nos histoires de femmes et d'hommes. Du premier cri au dernier souffle, tout homme en appelle à un autre que lui-même. Tout au long de notre existence, nous ne cessons d'interroger la nature, la solidité, la vérité des liens qui tissent nos relations avec tel autre, avec les autres. Notre relation avec les autres est le véritable territoire que nous habitons, que nous parcourons, dans le consentement et le refus, le bonheur et le malheur, la joie et la tristesse. C'est le cœur de notre mystère, l'unique horizon de notre voyage

Pour Joseph, lorsqu'il constate que Marie est enceinte avant qu'ils aient habité ensemble, c'est le trouble à la racine même de sa vie : il y a donc un autre que lui dans la vie de Marie, puisque cet enfant n'est pas de lui. Tout ce qui est en lui voulait une femme et

cette femme-là, toute la force qui en lui voulait inscrire un fils dans le prolongement de sa propre vie, dans sa descendance, dans la lignée de ses pères, était soudain comme nié, comme nul et non advenu. Jamais il n'avait connu ce tremblement dans sa chair. Il savait faire plein de choses, il connaissait les réussites et les échecs. Mais là, c'était dans sa tête, dans son corps que tout s'était mis à tourner. Tout à coup il était devenu songeur jusqu'au plus profond de l'âme. C'est là que l'ange du Seigneur lui apparut, en songe. *"Ne crains pas de prendre chez toi Marie ; l'enfant qui est engendré en elle vient de l'Esprit Saint. Tu lui donneras le nom de Jésus".* Il aurait pu s'appeler David, comme le plus célèbre ancêtre de sa famille. Mais quand il se réveilla, Joseph fit ce que l'ange du Seigneur lui avait prescrit.

Je crois que ce qui arrive à Joseph est une figure forte de ce que nous sommes venus chercher ici. Si le sacrement que nous sommes venus recevoir s'appelle le sacrement de réconciliation, c'est d'abord qu'il nous faut revenir sans cesse vers le Seigneur, lui faire à nouveau sa place au cœur des relations primordiales qui tissent la trame de notre vie réelle, au cœur de la vérité des liens familiaux et sociaux qui sont notre joie et notre tourment. *« Mon péché,* dit le psalmiste*, moi je le connais ; il est devant moi sans relâche. Pêcheur ma mère m'a conçu »*. Ce n'est pas d'abord le mal que j'ai fait, ni le bien que je n'ai pas fait, c'est de refuser de faire ma vie avec Dieu, au jour le jour, au cœur des réalités, des rencontres quotidiennes. Nous nous habituons si vite à obéir à nos images, aux images de nous-mêmes, aux images des autres, à l'absence des autres, à l'absence de Dieu ; au mépris des autres et à la méprise sur nous-mêmes.

Venir s'offrir au pardon de Dieu qui nous attend ici, c'est consentir à ce que nous n'en restions pas là avec nos souffrances ou nos projets, nos bonheurs ou nos malheurs, nos déprimes ou nos enthousiasmes, mais que nous laissions l'Esprit de Dieu nous visiter, faire trembler notre chair, jusqu'à devenir songeur à nouveau comme Joseph, pour que vienne le messager de Dieu et que son Esprit, sans gros effets, vienne révolutionner notre regard, notre cœur, notre esprit

sur notre situation, sur celle des autres, sur la nature et la vérité de nos liens avec Lui, et avec les autres.

C'est ce que Marie a bien compris, avant même de savoir comment cela se ferait. *«Tout cela arriva,* dit encore le texte que nous avons lu*, pour que s'accomplisse la parole du Seigneur annoncée par le prophète : la vierge concevra et mettra au monde un fils et elle lui donnera le nom d'Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous ».* Elle aussi, comme toutes les femmes, ne cesse de vouloir que son désir d'absolu, que son désir de Dieu se fasse palpable, visible ; qu'elle puisse le serrer dans ses bras ou qu'il puisse la prendre dans ses bras. La vierge est en attente d'enfant, en souffrance d'homme. Elle appellera son fils *"Dieu avec nous"*. Et pourtant ce n'est pas ce nom qu'il portera. Joseph, son époux, la prendra chez lui et donnera à l'enfant le nom que l'ange lui a prescrit : il ne s'appellera ni David, ni Emmanuel, mais Jésus. L'accomplissement de la Parole de Dieu n'est l'aboutissement ni de la volonté de l'homme, ni du désir de la femme, il est la vérité de la relation entre Dieu et Joseph et Marie, relation impossible aux yeux des hommes, mais réelle cependant. C'est ainsi et pas autrement que la Parole de Dieu s'est faite en Jésus-Christ.

Seule l'initiative de Dieu, seul le don de sa Parole et le pardon, ce qui vient de Lui par-dessus le don, peut nous faire revenir à ce tremblement dans notre chair, grâce auquel se remet en place notre réconciliation avec lui, avec les autres, avec nous-mêmes. Nous pouvons nous représenter nos fautes et celles des autres. Mais seul Dieu peut nous faire reconnaître notre péché en nous délivrant de son emprise et de la tromperie qu'il distille dans nos vies.

Je vous invite à prendre un peu de temps pour lui présenter l'état de nos relations familiales et sociales, lui parler de nos amours et de nos haines, de nos repliements sur nous-mêmes ou de nos soifs de plaire et de faire du bien, puis de le laisser venir changer nos jugements sur la nature de nos liens avec Lui et avec les autres.

Silence, fais silence, elle vient, elle revient la Parole, comme une chanson, dans nos prisons, pour y creuser notre intelligence, notre volonté, notre mémoire, pour en élargir l'espace, l'horizon et y déployer l'amour qu'il nous porte à tous et y faire germer l'espérance et y faire pousser la paix qui en est le fruit.

4° dimanche d'Avent A 1992 *Lectures : Is 7, 10-16 / Ps 23 / Ro, 11, 7 / Mt 1, 18-24*

Déjà, nous sommes sauvés

Le carême est le temps dans lequel il nous est demandé d'être particulièrement vigilants à ce qui est déjà là. *« Mon père était un juif errant,* dit Moïse. *Il est descendu en Egypte. Nous y avons été maltraités. Dieu a vu que nous étions esclaves, il nous a fait sortir d'Egypte et nous a conduits dans le pays où nous sommes maintenant »*. Alors quand vous apportez les premiers fruits de vos récoltes et les premiers nés de vos troupeaux, ce n'est pas pour faire alliance avec Dieu ; mais c'est pour reconnaître que l'Alliance est déjà là.

Mais Dieu n'en est pas resté là avec les hommes. Car le cri monte des extrémités de la terre, comme le dit le psaume et Dieu a entendu les gémissements des nations. Il a dit *« viens »* et son Fils a répondu : *« tu m'as donné un corps, me voici, je viens ! »* Il a planté sa tente parmi nous. Il est mort et Dieu l'a ressuscité comme premier-né d'entre les morts. Ceci n'est pas un conte, un mythe, un discours, c'est bel et bien arrivé : le salut est désormais planté sur la terre pour la multitude. Et nous qui sommes plongés dans sa mort par le baptême et ressuscités avec lui par la foi qu'il suscite en nous, nous sommes sauvés en Christ. Ceci est déjà là ! Notre vigilance porte donc sur ceci : comment ce salut déjà là travaille notre chair, nos engagements, nos amours.

En ce premier dimanche de carême, le récit de la tentation de Jésus nous en donne trois points de repère. Le cadre est surprenant, mais imparable : dès que la voix déclare à Jésus *« tu es mon fils bien aimé »*, l'Esprit le conduit au désert, où il est tenté par Satan. *« Parfaitement,* dit saint Augustin*, le Christ est tenté par le diable ! Dans le Christ, c'est toi qui étais tenté, parce que le Christ tenait de toi sa chair, pour te donner le salut ; tenait de toi la mort, pour te donner la vie ; tenait de toi les outrages, pour te donner les*

honneurs ; donc il tenait de toi la tentation, pour te donner la victoire. »

En d'autres termes : la déclaration de filiation de Dieu concernant Jésus, s'inscrit chez lui dans sa chair, dans ce sanctuaire où a été déposé d'origine la centrale énergétique de tout homme. Or c'est là qu'en Adam, le premier humain, ça s'est mis à parler serpent, fourchu, double. Et nous voilà tentés d'engager nos énergies vers d'autres cibles que celle du Royaume des cieux. Lorsqu'en Jésus la Parole de Dieu devient chair cet affrontement est inévitable.

Nous retrouvons ici les trois terrains signalés par le jeûne, l'aumône et la prière. Le rapport à la nourriture : *« si tu es fils de Dieu, ordonne à cette pierre de devenir du pain !* ». Le rapport à la convoitise : *« je te donnerai tout ce pouvoir et la gloire de ces royaumes, si tu te prosternes devant moi »,* devant toi, devant ton moi ! Le rapport à l'autonomie : *« si tu es fils de Dieu, jette-toi en bas ! »* Vas-y ! Provoque ton Dieu. Mets-le dans l'obligation de prendre ton parti dans n'importe quelle entreprise que tu décides.

Voilà ce qui arrive à Jésus. Exactement comme nous. Seulement, Lui, il en sort victorieux. Il devient donc le chemin, pour tout homme qui l'écoute. Et comment s'y prend-t-il ? Il répond ; *« il est écrit »* et le diable se retire, jusqu'à la prochaine fois. Quel est donc cet étrange art martial : un coup d'Ecriture et le diable jette l'éponge.

En réalité nous connaissons ces choses. Nos pères n'ont cessé de nous les raconter. Mais nous sommes amnésiques de génération en génération. En vérité, l'Ecriture sainte, c'est-à-dire les textes de l'ancien testament, ce ne sont pas des écrits du passé, ils sont là, à portée de main, tout le temps, comme les cailloux du petit Poucet pour qu'il retrouve le chemin de sa maison. Il suffit que Jésus fasse remonter de son cœur jusqu'à ses lèvres cet héritage des fils

d'homme et il est réorienté vers sa cible véritable : la maison de son Père qui est aux cieux. Et là le diable n'est plus de taille.

A propos de la nourriture : *« il est écrit »* – et non pas : *"il a été écrit, c'est du passé, démodé, d'une autre époque",* non, *« il est écrit : l'homme ne vit pas seulement de pain ! »* A propos de convoitise, *« il est écrit : c'est Dieu et Lui seul que tu adoreras ! »* A propos de prière autonome, repliée sur notre propre monde ; *« Il est écrit : tu ne mettras pas à l'épreuve le Seigneur ton Dieu ! »*

Dans cette affaire, j'entends deux choses : la première c'est que cette Ecriture-là, l'ancien testament, celle que Jésus accomplit, est notre héritage et il est performant. Si donc nous voulons suivre Jésus le Christ, il s'agit non pas de le comprendre, mais de l'entendre et de l'appliquer. Et comme cet héritage n'est pas au programme de l'éducation nationale, il faut trouver du temps et des lieux pour l'apprendre ou le réapprendre. Cela fait partie de notre part dans le salut du monde.

La deuxième chose, c'est que *« personne ne se connaît soi-même sans avoir été éprouvé, ne peut être couronné sans avoir vaincu, ne peut vaincre sans avoir combattu, et ne peut combattre s'il n'a pas rencontré l'ennemi et les tentations »*. C'est encore de la part de saint Augustin.

Bon courage et joyeux carême. Le Seigneur est avec nous !

1° dimanche de Carême C 2004 *Lectures : Dt 26, 4-10 / Ps 90 / Ro 10, 8-13 / Lc 4, 1-13*

Il nous relève

Au milieu une femme. Autour un cordon sanitaire : il ne faut pas que le peuple soit contaminé. La solution est radicale : éliminer la femme. A croire qu'elle a fait l'adultère toute seule. Les responsables de la santé publique, pharisiens et scribes, mettent en scène Jésus. Il ne dit rien ; il écrit avec son doigt sur la terre. Ce qu'il montre, c'est une écriture, mais pas ce qu'il y a dedans, ni ce qu'on peut en tirer. **Il montre celui qui est en train de l'écrire**.

Les accusateurs insistent. Vient alors la phrase célèbre de Jésus *: « que celui qui n'a jamais péché lui lance la première pierre ».* Le cercle se défait, à commencer par les plus vieux. Reste la femme. Elle est toujours au milieu. Mais plus au milieu d'un cercle hostile. Elle est au milieu du gué, à un moment de sa vie, de sa traversée, où une faille s'est ouverte, où son désir s'est trompé ou a été trompé. Et avec elle, celui qui écrit sur la terre et qui, maintenant, s'est relevé, et lui parle.

Celui qui écrit, c'est Jésus l'envoyé de Dieu, son fils bien aimé. Il écrit sur la terre le désir du Père d'en-haut pour tous les hommes. Et, comme le dit saint Paul, la dernière lettre de l'écriture de Jésus, c'est un tau, la dernière lettre de l'alphabet grec, un poteau surmonté d'une barre, un T majuscule, une croix. Sur cette croix, Jésus porte tous les péchés du monde, mais il ne juge pas, ne condamne pas. Il s'expose, pour que tous ceux qui le regardent voient comment la puissance de l'amour de son Père le fait traverser toutes les forces de mort qui menacent l'aventure des hommes, les forces qui entrent à l'intérieur comme celles qui viennent de l'extérieur. Il montre celui qui écrit sur la terre, avec le sang versé de son fils bien aimé, le désir insubmersible de Dieu de faire de nous tous des fils qui portent sa ressemblance.

Jésus montre à cette femme, et à nous tous, la vérité de notre chemin, le réel de notre vie. Non pas : puisque tu as péché, je te condamne ; mais, maintenant que tu as péché, relève la tête, ton Dieu a mis en toi, et maintient en toi, imperturbablement, le souffle heureux qui te fais vivre, quoiqu'il arrive.

Nous avons tous besoin de témoins, en chair et en os, qui inscrivent sur notre terre un regard, une parole de cette force.

Comme le dit le prophète Isaïe, il y a sans cesse chez nous des malheurs entrants. Des événements, des situations, des ratages dans nos relations qui nous mettent par terre. Mais sur cette terre-là, Dieu continue d'écrire, d'y jeter la semence, de la faire germer, pousser, grandir. Car il y a aussi les bonheurs entrants, les joies inattendues, les sourires offerts, les retours des enfants perdus, les moments de paix qui nous arrivent sans raison, sans cause, donnés c'est tout.

Le vrai danger qui nous menace, ce ne sont pas ces dangers entrants. Aujourd'hui comme hier, ils sont légion.

L'un d'eux, par exemple, dont on parle beaucoup, en Europe, c'est le migrant, ou plutôt, en sous-main, le musulman entrant. Or le danger n'est pas son entrée chez nous, mais ce qui sort de notre cœur quand il s'approche : le jugement, la peur, le rejet, l'étranger comme une maladie contagieuse, surtout, d'ailleurs, pour ceux qui n'en ont jamais vu de près.

Il en est de même pour tout ce qui pollue la jeunesse : l'invasion des images de violence, de héros virtuels et de toutes sortes d'avatars d'une humanité en train de se doper à l'intelligence artificielle. Or le danger n'est pas l'invasion de ces images, mais la façon dont nos cœurs s'y soumettent. C'est comme si nous avions baissé les bras, et désertés, une à une, toutes les fenêtres à travers lesquelles nous pouvons nous parler de notre espérance, de notre foi.

Saint Paul ne cesse d'en rajouter là-dessus. *« Tout ce que j'avais avant, je le laisse pour gagner un seul avantage, le Christ, et, en lui, d'être reconnu juste, non pas de la justice qui vient de la Loi, mais de la justice venant de Dieu, par la foi en Christ. Eprouver la puissance de sa résurrection, communier aux souffrances du Christ, avec l'espoir de parvenir à la résurrection d'entre les morts. Certes je n'ai pas encore obtenu cela, je n'ai pas encore atteint la perfection, mais je poursuis ma route pour tâcher de saisir, puisque j'ai moi-même été saisi par le Christ Jésus. »*

C'est le moment, maintenant, de relever la tête, de laisser à nouveau résonner dans nos cœurs la présence et la parole active du Seigneur, et d'écrire sur notre terre les signes de la joie qu'il donne ; du pardon qu'il instaure, en nous et entre nous ; de mettre la paix là où les conflits viennent et reviennent, comme le disait François d'Assise ; de ne rater aucune occasion de vivre l'hospitalité entre générations, et avec toutes les sortes d'étrangers, et ceci pour unique raison : celle de la tendresse de Dieu qui nous précède dans le cœur de tout homme. C'est à nous qu'il revient de jouer la partition de Dieu dans la musique de notre vie quotidienne, de jour comme de nuit ; de réveiller le printemps de l'amour de Dieu dans le monde, quelle qu'en soit la saison.

Que le Christ nourrisse nos corps maintenant de sa présence réelle.

5° dimanche de carême C 2016 *Lectures : Is 43, 16-25 / Ps 125 1-2b / Ph 3, 8-14 / Jn 8, 1-11*

Ce trouble qui nous fait courir

Elle court, Marie-Madeleine, vers Pierre et l'autre disciple que Jésus aimait. Et Pierre part, avec l'autre disciple, vers le tombeau. Et ils courent, tous les deux ensemble, et *l'autre disciple* court plus vite que Pierre. Qu'est-ce qui les fait courir ainsi ? Une bonne nouvelle ? Une passion qui se réveille soudain ? Un projet ardemment désiré, qui devient possible tout à coup ? Le retour d'un fils perdu ? Une guérison inespérée ? La promesse d'un travail pour un chômeur désespéré ? La fin d'une guerre qu'un peuple à genoux attendait depuis tant d'années ? Un retour à la vie qu'on n'espérait plus ?

Non, ce qui fait courir cette femme et ces deux hommes, c'est un trouble, un trouble profond. *"On a enlevé le Seigneur de son tombeau et nous ne savons pas où on l'a mis"*. Un trouble profond parce que dans le tombeau ils voient le linceul, là où il devrait y avoir le corps de Jésus, et *le linge qui avait recouvert sa tête, plié à part*, dans un autre endroit. Comme si dans l'enchaînement des choses de la mort, des choses à faire, des choses à subir quand meurt un être cher, Il y avait une faille, quelque chose de totalement inattendu dans l'implacable déroulement d'une mort humaine.

Et que sort-il de ce trouble ? Que nous raconte le récit que nous venons d'entendre en ce matin de Pâques ? Une nouvelle certitude, qui effacerait le pouvoir de la mort et toutes les peurs et toutes les folies qu'elle engendre dans notre histoire humaine ? Non, la mort est bien passée par là et le linceul et le suaire plié dans le tombeau en témoignent. Ce qui sort de ce trouble profond devant le tombeau vide nous est raconté en deux mots : il a vu et il a cru. La foi, voilà la seule trace qu'a laissé dans notre chair mortelle le passage au milieu de nous de Jésus le crucifié ressuscité.

Vous tous qui avez été humiliés et malmenés par l'injustice, la calomnie et la haine, comme le fut Jésus à Jérusalem, écoutez la

Parole de Celui qui a dénoué pour son fils les liens de la mort, comme il l'a promis à tous les fils d'homme. Vous tous qui avez la gorge desséchée par la séparation d'un être cher, comme un blessé sur le bord de la route qui murmure : *j'ai soif*, laissez venir à vous la Parole de Celui qui n'a pas abandonné son serviteur au pouvoir de la mort. Vous tous qui avait reçu le mépris et la trahison comme un coup de lance en plein cœur, laissez-vous soigner par la Parole de Celui qui a conduit son Fils bien aimé jusqu'à l'au-delà de la mort humaine. Frères bien aimés, la petite foi inquiète que le Seigneur réveille en nous en ce matin de Pâques est la trace fragile qui se maintient dans notre peuple du passage au milieu de nous de Jésus mort et ressuscité.

Désormais la vie nous vient de devant nous, de Celui qui a troublé l'insolente puissance de la mort, de Celui qui dénoue nos liens de servitude et qui conduit nos pas vers l'humble passage où la terre et le ciel se sont aimés, pour toujours.

Dimanche de Pâques 1988 *Lectures : Ac 10, 34a.37-43 / Col 3, 1-4 / Jn 20, 1-9*

Grande paix où notre mort est visitée

J'ai vu, ce matin, entre l'aube et l'aurore, un homme jeune, le visage, clair de l'intérieur.

Il venait à la rencontre de François. Pas celui d'Assise, le saint François d'Assise. Non, le François qui habite la maison grise, qui n'a pas de toit, juste une façade trouée, démesurément haute, froide, et qui ne tient debout que de s'y être habituée, résignée, à deux pas d'ici.

Ce François avait la maladie ; celle dont le nom n'arrive pas encore à habiter notre langue maternelle, tant il porte malheur entre nous dès qu'il est prononcé. François remuait les lèvres imperceptiblement. Il répétait en lui-même, sans que les mots puissent sortir :

« Dieu aime-t-il les mauvais ? Ceux qui lèvent la main l'un sur l'autre, ceux qui lèvent la main sur la création, pour s'emparer de la vie. Dieu aime-t-il les méchants ? »

L'homme qui portait la lumière avec lui, en lui, dit à François :

- *« Qu'y a-t-il écrit sur la pierre ? »*
- « *Quelle pierre ? »* a demandé François.
- *« Celle derrière laquelle ton cœur est enfermé, enterré ».*
- *Je ne vois rien ? Ni la pierre, ni ce qui est écrit dessus.*

Lentement, l'autre a roulé la pierre. Puis il a commencé à gratter, à effacer ce qui était écrit dessus. Et je lisais les mots au fur et à mesure qu'il les effaçait. Il y avait deux colonnes. En haut de la première était gravé : le *"mauvais"* ; en haut de la seconde : le "*bon"*. Et dessous, dans les deux colonnes, tous les mots se ressemblaient. Et ils tombaient de la pierre, un à un, de chaque côté en même temps... « *Si tu veux réussir, ne compte que sur toi... Tu dois payer*

pour vivre... Fais encore un effort... Tu dois payer pour gagner ta place au soleil... tu dois payer pour gagner ta place au ciel ».

Pour le dernier mot, ça a pris du temps. Il s'accrochait, le bougre. Il tenait à la pierre comme une pieuvre. Mais sous la main de l'homme à la lumière, il devenait de plus en plus lourd, pesant, insupportable.

La terre s'est mise à trembler, François aussi. Ce mot avait une forme de commandement, fascinant et impossible en même temps : *« Il faut ! il faut ! il faut payer ! »* Ça craquait de partout, quand le *"il faut payer"* a lâché prise. Je crois qu'il a roulé dans un coin resté sombre ; mais il me semble l'avoir vu se cacher pour revenir.

Quand il est tombé, la terre s'est apaisée, d'un coup. Elle allait beaucoup mieux. Il y avait maintenant un trou dans la pierre, partout où l'homme avait gratté, effacé notre dette. François a regardé par le trou. Il voulait voir ce qu'il y avait de l'autre côté. Mais ni lui, ni moi, nous n'avons rien vu. Ni un tunnel avec une lumière au bout. Ni des morts revenant nous parler. Rien !

C'est à ce moment-là qu'un souffle s'est levé et s'est posé sur nous. Le ciel s'est déchiré et une voix s'est faite entendre : *« Je t'ai aimé, je t'aime, je t'aimerai. Viens ! »* François a détourné les yeux de la pierre. Entre la voix et son cœur, il n'y avait presque plus d'obstacle maintenant. C'était comme s'il s'éveillait d'un long sommeil. Il regardait autour de lui, sur la terre comme au ciel. Les hommes n'étaient plus tout à fait comme avant. En tous cas, il ne les voyait plus comme avant.

L'homme qui avait effacé les dettes sur la pierre avait disparu. Sur les lèvres de François, il n'y avait plus : *"Dieu aime-t-il aussi les méchants ?* » Il pouvait maintenant ouvrir la bouche.

Il a dit : *« Je viens ! »*

Sainte Marie Madeleine, je te prie en ce matin de Pâques. Comme toi, je vois qu'on a enlevé le Seigneur de son tombeau, et nous ne savons pas où on l'a mis. Parle-nous, ce matin, de cette humanité infinie qui surgit du tombeau. Raconte-nous comment il a guéri ton cœur de la fascination de la mort et de la pierre roulée : il n'est plus là où nous l'avions mis !

Dis-nous comment il a creusé en toi le désir de voir Dieu, auprès duquel vit ton Seigneur et le nôtre. Dis-nous comment tu as appris à marcher dans le jardin du monde où ton Seigneur te manque enfin.

Simon, toi qu'il a appelé Pierre, je te prie aussi. Comme toi, je voudrais bien trouver une explication, un indice, une marche à suivre devant les bandelettes rangées et le linge qui recouvrait son visage et qui est roulé à part. Parle-nous de cette grande paix où notre mort est visitée. Raconte-nous comment tu as appris de lui, jour après jour, qu'une réponse avec des actions, des choses à faire, ne répond jamais totalement à une demande d'amour. Dis-nous comment il a su briser en toi ton « point d'honneur » : mourir, donner sa vie, est toujours une affaire de cœur. Il nous l'avait bien dit.

Et toi, Jean, celui que Jésus aimait, dis-nous comment il a éveillé ton regard sur les choses de la vie, sur les signes, qui surgissent à l'improviste chez les bons et les méchants et qui parlent de la tendresse que notre Père qui est aux cieux a pour nous tous. Raconte-nous comment tu as su résister à la tentation de remplir le tombeau vide d'un savoir-faire et d'une doctrine, qui rendrait inopportune l'expérience de sa venue, maintenant, dans nos corps. Dis-nous quelle grande joie est cette joie où le Seigneur nous vient, mystérieux et vivant, quand nous mangeons le pain, quand nous buvons le vin

---

Petit matin de Pâques 1993 *Lecture Jn 20, 1-9*

L’eau, le feu, la vérité qui déconcerte

« Le Seigneur a mis devant toi l'eau et le feu : étends la main vers ce que tu préfères. La vie et la mort sont proposées aux hommes, l'une et l'autre leur est donnée selon leur choix ». Lorsque le sage Ben Sirach écrit ces mots, il ne parle pas seulement de l'eau dont nous avons besoin pour boire et nous laver, ni du feu dont nous avons besoin pour cuire nos aliments et nous chauffer. Il nous parle visiblement d'autre chose, d'une eau et d'un feu qui sont liés à la vie et à la mort et au don de Dieu et aux décisions essentielles de notre aventure humaine. Nous savons tous que les humains, chrétiens ou pas, ont un mal extrême à recevoir la vérité qui déconcerte. La vie, la foi n'est-ce pas beaucoup plus simple ? En fait, nous savons bien que non ; mais ici, c'est toujours ou décevant ou compliqué...

L'eau dont parle Ben Sirac nous la connaissons tous. Ce sont les eaux du ventre de notre mère, où nous avons été plongés, baignés, façonnés. Nous ne pouvons pas les oublier. Nous y avons appris les premières sensations, les premières expériences de la douceur, du bien-être. Nous y avons connu aussi les premiers remous, ceux qui bercent tendrement, et ceux qui nous secouent, nous dérangent. C'est eux qui ont inscrit dans notre chair les premières traces de la différence entre l'agréable et le désagréable, entre le bon et le mauvais. Puis nous sommes sortis des eaux du ventre de notre mère et nous avons été plongés dans les eaux du cours de la vie. Et là encore, dès les premiers balbutiements de notre aventure d'homme, nous avons été façonnés : il y eut des gestes, des images et des paroles qui nous ont marqués du côté de la paix mais aussi de la peur, du côté du bonheur mais aussi du malheur, du côté de la beauté mais aussi de l'horreur. Nous n'avons pas, bien sûr, le souvenir de toutes ces choses ; mais elles continuent à commander à notre insu nos sentiments, nos discours, nos actions, nos pensées, nos rêves et nos relations. Ce sont des marques en nous toutes puissantes ; elles décident en nous de nos

amours et de nos haines, de nos fascinations et de nos envies de meurtre. Et nous adorons les unes et nous luttons farouchement contre les autres.

Si Dieu ne nous avait donné que cette eau-là, nous serions livrés à nous-mêmes : les forts s'en tirent comme ils peuvent et les faibles subissent. Mais il nous a donné aussi le feu. Ce feu aussi nous le connaissons tous. C'est la voix de Dieu et son bras étendu, sa Parole et sa main puissante. Celle qui a fait sortir les Hébreux de la terre d'Egypte, quand les eaux se sont retirées et qu'ils ont passé à pied sec sur l'autre rive. C'est de ce feu qui recouvrait le haut de la montagne qu'ils ont reçu la Loi, la Loi du Père qui est aux cieux. Et cette Loi, c'est une écriture, ce sont des mots qu'on a mis sur les choses de la vie et pas seulement pour s'en servir, pour développer notre contrôle, notre science, notre technique, mais aussi pour nous parler d'ailleurs, du réel, du profond de notre âme. Et cette Loi est une Ecriture sainte, qui éveille en nous un autre désir que les passions qui nous viennent de notre enfance. Elles ne rejettent pas ce qui nous a façonnés depuis notre commencement, mais elle nous ouvre un au-delà, le désir de voir Dieu. *La gloire de Dieu c'est l'homme vivant et la vie de l'homme, c'est de voir Dieu*, écrivait saint Irénée. La vérité, c'est que nous venons de Dieu et que nous allons à Dieu. Mais cette vérité, voir Dieu, qu'en savons-nous ? Et nous voici divisés au plus profond de nous-mêmes entre ce qui nous vient des eaux où nous sommes nés et ce qui nous vient de la Parole d'en-haut qui nous appelle au-delà de ces eaux, de cette Parole de feu qui murmure au creux de chaque homme : *« je t'ai aimé, je t'aime, je t'aimerai » Viens !*

C'est ce feu que Jésus est venu apporter sur la terre. Ce feu d'amour qui est déjà là, même s'il est sans cesse enfoui, oublié. Cet amour d'un Autre pour nous, qui demeure même dans nos situations les plus perverses ou les plus dramatiques. Voilà pourquoi Jésus dit qu'il n'est pas venu abolir la Loi, mais l'accomplir. Pas une lettre, pas un seul petit trait ne disparaîtra de la Loi. Voilà pourquoi aussi Jésus

déclare avec tant de vigueur qu'il ne suffit pas que cette Loi soit écrite sur des pierres ou sur du papier. C'est dans le cœur de l'homme, dans sa chair vive qu'elle doit s'inscrire. Là est le témoignage majeur de Jésus : il est cette Parole de Dieu faite chair.

Il est toujours possible, en effet, de lire et de pratiquer ce qui est écrit, dans la Bible ou dans les autres livres sacrés auxquels les peuples se réfèrent, en continuant d'obéir aux passions que le cours de la vie a déployées en nous. On peut s'accrocher à une doctrine, fut elle révélée, sans y entendre la Voix du Dieu invisible, la Voix de Celui dont le Souffle et la parole nous ont touchés à notre origine, avant même que nous soyons entrés dans les eaux du ventre de notre mère. Nous pouvons appartenir à une religion sans être des hommes croyants. Nous pouvons venir à la prière, à la messe, sans nous risquer, sans désirer que le Seigneur s'approche de nous et nous travaille. Voilà pourquoi Jésus dit : *« si votre justice ne surpasse pas celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux. »*

Jésus, lui, a consenti à laisser venir la voix de son Père jusqu'au plus profond de ses passions, de ses projets, de ses tentations et de tous les réflexes acquis de sa relation avec sa mère, son père, ses frères, son peuple. La plus petite pulsion de son être de chair s'est peu à peu accordée à la volonté de son Père d'en-haut. C'est ainsi que rien de son humanité ne s'est perdu, mais que tout en lui en a été transfiguré. Obéissant à son Père jusqu'à la mort, et la mort sur la croix, toutes les aptitudes, toutes les énergies qui ont été semées en lui ont été libérées. Et il désire que ça nous arrive.

C'est pour cette raison qu'il dit encore *: « vous avez appris qu'il a été dit : tu ne commettras pas d'adultère. Eh bien moi je vous dis : tout homme qui regarde une femme et la désire, a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur ».* Car la relation de l'homme et de la femme, n'est pas une affaire de réglementation, c'est une question de regard, une affaire de désir. Mais de quel désir ? Celui que Jésus nous a révélé dans son intégralité : à savoir le désir que Dieu peut

allumer dans le corps d'un homme, par la tendresse que Dieu lui porte. Jésus et Dieu sont alliés. Dieu fait son travail à travers lui et Jésus regarde et parle aux hommes à travers le regard de Dieu. Il y a du désir entre ces deux-là !

C'est en cela que Jésus est le sauveur du monde, notre chemin, notre vérité, notre vie. Il a inscrit, une fois pour toutes, dans la mémoire vive de l'humanité, ce que nous avons tous en commun, partout sur la planète et depuis l'origine, d'être aimés de Dieu, d'avoir été faits par amour et d'avoir reçu tout ce qu'il faut pour répondre à cet amour. Qu'on le comprenne et qu'on le vive comme on voudra, si le désir de voir Dieu n'habite pas le cœur de l'homme et de la femme, leur relation ne fera que répéter les tours et les détours de nos passions enfantines.

Qu'entendre parler de Dieu nous donne des boutons, ou qu'on s'appuie sur Lui pour légitimer nos pouvoirs, nos intérêts ou même nos perversions, il n'en reste pas moins que le lien entre tout homme et Jésus-Christ, que le lien indissoluble entre le Père des cieux et ses fils, tirés de la terre, est la vérité de l'homme. Et il n'y aura pas de justice entre les hommes, il n'y aura pas de paix sociale et nous ne trouverons pas d'issues, même provisoires, aux malheurs de notre temps, si nous ne laissons pas du temps et de l'espace pour l'invasion de ce feu de la tendresse de Dieu en chacun de nous. Encore une fois, c'est cela que nous avons en commun, tous ; c'est cela qui fait de nous des frères, qui fonde en dernier recours les droits de l'homme, qui exige notre respect de tout homme, à priori et sans conditions.

Dieu nous a donné l'eau et le feu. Ne rejetons pas les eaux dans lesquelles nous sommes nés de notre terre mère, mais ne fermons pas notre cœur au feu qui est en train de nous enfanter à la condition de fils aimés de Dieu. Ceci n'est pas seulement une affaire de restauration des valeurs passées, ni même de restauration de la place de l'Eglise dans le monde, c'est une affaire de construction de l'homme dans son intégralité.

6° dim du temps ordinaire 1993 *Lectures : Si 5,15-20 / Ps 118 / I Co 2, 6-19 / Mt.5,17-37*

Où est notre source ?

Dans ce court extrait de l'évangile de Marc, ce que je lis d'abord ce sont les deux réactions de Jésus: celle à l'égard des apôtres: *"reposez-vous un peu",* et celle vis à vis de la foule : *"il fut remué jusqu'aux entrailles, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont pas de berger"*. La première intrigue ; la seconde peut nous ouvrir la voie à ce qu'il cherche à nous dire.

Les apôtres viennent donc dire à Jésus tout ce qu'ils ont fait et enseigné. Et, d'emblée, Jésus, au lieu de s'extasier devant tant d'enthousiasme, semble vouloir les calmer : *"venez à l'écart et reposez-vous un peu"*. C'est que, comme le précise le texte, il y a beaucoup de monde qui vient ; et qu'on n'a plus le temps de manger. Tout autre maître que Jésus se réjouirait de ce succès. S'il y a tant de monde, c'est bien que ce que Jésus dit et fait répond profondément à ce dont les gens ont besoin, à ce qu'ils attendent. Quant au fait que les apôtres n'ont plus le temps de manger, Jésus aurait pu y voir la générosité de l'engagement de ses collaborateurs. Et bien non, il y voit les symptômes d'un surmenage, d'une activité débordante, comme nous disons. Et pour Jésus quand ça déborde, ce n'est pas la gloire, ce n'est pas le signe du succès, c'est qu'il y a de l'excès, quelque chose en trop qui prévient celui qui sait lire que ce n'est pas aussi bon que ça paraît.

Il convient donc de mettre les apôtres à l'écart de cette embellie qu'ils connaissent lors de leur première mission. Seulement voilà, la foule suit ; elle précède même. Et c'est la seconde réaction de Jésus. Il ne s'énerve pas contre cette foule envahissante. Il ne désespère pas non plus devant l'ampleur de la tâche. Il est remué jusqu'aux entrailles. Oui, c'est ça. Jésus lit dans les corps la véritable faim dont il s'agit ici. Il lit dans les corps de tous ces gens qui accourent, et aussi dans les corps de ses apôtres qui se donnent tout entiers à leur tâche et qui n'ont plus le temps de manger ; il lit dans son propre corps ce qui est touché au plus profond de lui-même. Il lit que cette foule

attend, désire quelque chose qu'elle ne sait pas dire, et qui n'est pas dans tout ce qu'on peut faire pour elle ou lui dire. Il lit que tout ce que font et disent les apôtres ne fait que les épuiser, ne les nourrit pas et ne répond pas vraiment à la demande de cette foule, puisqu'ils sont là, encore affamés, assoiffés, comme des brebis qui n'ont pas de berger. Et ça touche le plus profond de lui-même, ce qui l'habite en vérité, ce pourquoi il est venu. *"Comme des brebis qui n'ont pas de berger"*...voilà la figure qui lui vient aux lèvres. Or le berger ne donne pas à manger aux brebis, il les conduit là où il y a de la nourriture pour elles, sur des près d'herbe fraîche, comme dit le psaume. Le berger ne donne pas à boire aux brebis, il les conduit à la source qui seule pourra les désaltérer. Et Jésus sait ce qui étanche sa soif ; c'est l'amour que son Père a pour lui: *"tu es mon fils bien-aimé, en toi j'ai mis toute ma complaisance"*. Et Jésus sait ce qui apaise sa faim ; c'est la Parole du Père qui habite sa chair et façonne son corps.

Jésus, le Fils de l'homme, a lui aussi, comme nous, ses propres désirs, sa propre soif, ses propres amours et les images de bonheur qu'il a reçus de sa famille et de son peuple. Mais il sait, pour l'avoir expérimenté dans sa chair, que la vérité de son être lui est donné quand le désir de son Père qui est aux cieux, sa volonté, son amour, viennent à lui et y font leur demeure. Il sait qu'il est vivant en vérité quand son désir se tait et que le désir du Père l'emplit tout entier, quand le souffle, quand l'Esprit lui vient d'au-delà de lui même et le fait vivre, et lui donne la vie, comme on boit à une source, à la source de la vie.

La multitude des amoureux sur la terre ont fait un jour l'inoubliable expérience de ce que la rencontre d'un autre qu'eux-mêmes peut faire dans leur chair, de l'impact incroyable qu'un autre, qui nous aime, peut avoir sur notre propre vie ; la paix, la joie, le souffle qui nous est donné ainsi. Ceci n'est qu'un signe ; ça ne fait pas tout ; ce n'est pas éternel ; mais c'est le signe véritable de ce que nous sommes en vérité : nous sommes créés vivants par un Amour qui vient. Notre origine est cet amour de Dieu ; la source de notre vie est

en lui. Chercher cette source vive, la découvrir au plus profond de soi-même, consentir à la laisser couler, abreuver, vivifier notre chair, telle est la vérité de notre être. Personne ne peut nous donner cette source, car elle est déjà là ; c'est elle qui se donne en nous depuis l'origine. Mais nous avons tous besoin de quelqu'un qui nous y conduise, d'un berger véritable. Jésus, le Christ, est notre véritable berger, car il est celui qui a consenti à laisser pleinement s'épancher dans sa chair l'amour du Père. Mais nous avons aussi tous besoin de témoins, de serviteurs de ce berger, d'apôtres véritables qui ne détiennent pas en eux-mêmes l'énergie et la connaissance dont nous avons besoin, dont les actions et les discours pourraient nous sauver, mais d'hommes et de femmes qui consentent à se laisser traverser, habiter par le désir et la lumière de Dieu. Et c'est cela qu'il nous faut leur demander et donner à notre tour : non pas la vie, la vérité, mais d'accompagner, d'éclairer et de soutenir notre propre détermination à chercher la Source de la vie et notre consentement à y boire.

Notre chemin, notre aventure, notre soif véritable, la nôtre à nous ici, et celle de tous les êtres humains, c'est de chercher, de reconnaître et de nous offrir à cette source, à cette voix, à ce souffle, à cette parole qui est là, au plus profond de nous-mêmes. Croyez que c'est votre vérité, que cela peut vous arriver, que vous êtes nés pour cette rencontre. Aidons-nous à découvrir ce désir de Dieu à l’œuvre en nous, à mettre nos propres désirs, nos propres images, au repos ; à nous reposer en lui ; à nous poser à nouveau, à nous repositionner en sa présence.

Alors nous comprendrons de mieux en mieux qu'aimer c'est donner ce que l'on n'a pas et qui n'est pas non plus ce que l'autre veut : c'est reconnaître la source de vie qui nous est commune, la reconnaître en nous et la reconnaître chez tous ceux que nous croisons en chemin. C'est d'y boire nous-mêmes et de laisser paraître la paix, la joie et la louange qu'elle éveille en nous.

16° dim. temps ordinaire B 1991 *Lectures : Jr 23, 1-6 / Ps 22 / Ep 2, 13-18 / Mc 6, 30-34*

Le mystère des hommes

« Le pain que je donnerai, c'est ma chair. Je le donne pour que le monde ait la vie ! » Quand les juifs ont entendu ces paroles de Jésus, ils ont été plutôt surpris. Pourtant c'étaient et ce sont toujours des gens qui vivent l'alliance avec Dieu de manière très concrète. Ils savent l'importance des rites et des symboles. Mais que Dieu nous donne le corps et le sang de son fils, comme nous disons, pour le manger et pour le boire, ça paraît quand même un peu fort. Peut-être à une autre époque, dans une mentalité encore mythique, mais aujourd'hui, comment raconter cela à nos enfants ? Et je ne parle pas des collègues ou des camarades de travail.

Ou bien nous atténuons le réalisme des propos de Jésus, en disant que c'est symbolique et l'eucharistie devient un signe de partage entre nous, une sorte de mime de la solidarité. Certes c'est au nom du Christ que nous le faisons, mais sa présence réelle s'évapore. Ou bien nous mangeons le corps du Christ et nous buvons le sang du Christ, au sens littéral des mots, et ça devient l'horreur, impossible à imaginer.

Il se trouve que cette semaine, en pensant à la messe que nous célébrons ensemble ce soir, et aux paroles que j'allais vous dire, je me suis mis à penser à l'envers. D'habitude, quand je viens à la messe, j'emmène avec moi, comme vous je pense, ce qui me préoccupe : les gens que j'aime et qui ne vont pas très bien en ce moment ; les choses que je devrais faire ou dire, dans ma famille, à mon travail ; on peut y ajouter l'émission de télé sur le sida ; et puis il y en a sans doute ici qui sont au chômage. Bref, quand je viens à la messe, je viens avec tout ça.

Or, cette fois-ci, au lieu de rassembler mes préoccupations ou toutes les choses que peut-être il faudrait que je vous dise, je me suis demandé à quoi Jésus pouvait bien penser quand il s'approche de nous, comme ici, maintenant. Qu'apporte-t-il, Lui, quand Il vient ? A

quoi désire-t-Il nous faire communier ? Après tout, dans la messe, c'est Lui qui est au centre.

Et je me suis mis à écouter et voici ce que j'ai entendu : *« il faut que le fils de l'homme soit livré aux mains des hommes ».* Je me souviens en effet que Jésus avait dit ça à ses disciples pour annoncer sa passion.

Mais pourquoi *il faut* ? apparemment c'est par ce que c'est la volonté de Dieu. Dieu l'a envoyé pour ça. Il a envoyé son fils unique, l'héritier de la planète terre et de la création toute entière, pour qu'il soit livré aux mains des hommes. Et c'est quoi *« être livré aux mains des hommes »* ? Eh bien, c'est que les hommes mettent la main sur lui.

Et c'est vrai que les hommes sont parfois un peu compliqués. Ils n'arrivent pas à supporter que leur vie, leur terre, leur soit données ; que leur aventure soit une histoire d'amour, dans laquelle ce ne sont pas eux qui ont commencé ; c'est Lui, Dieu, qui nous a aimés le premier. Et cela souvent nous ne le supportons pas. Nous avons l'impression avec ce Dieu qui nous aime, que nous ne maîtrisons rien, que nous n'avons qu'à répondre. Alors pour un oui, pour un non, pour trois fois rien ou pour toute la vie, nous prenons les rênes de notre vie et nous décidons, parfois même pour les autres. Et nous appelons cela la liberté, la foi en l'homme, l'amour même, la solidarité souvent. Bref le Royaume de l'homme, le règne de l'homme. Et il y a de tout dans ce royaume de l'homme des choses superbes et des horreurs. On peut même y prier Dieu pourvu qu'il accepte de faire notre volonté. Dans le royaume de l'homme, tout ce qui se fait au nom de la république, ou de l'argent, ou des droits de l'homme, ou de Dieu, ou de l'humanitaire, ou du synode, tout se fait de toute façon selon l'image que nous nous faisons de l'homme.

Et quand survient le Fils de l'homme, quand une parole de Jésus, un souffle de son Esprit vient chez nous, la réaction est inévitable. Ou il se soumet ou on le rejette ; ou il s'adapte, ou on le

récupère ; et s'il insiste, on l'élimine. Non pas parce qu'il nous est hostile, ou qu'il vient faire la révolution. Simplement parce que Jésus est un dissident. Il ne se soumet pas au pouvoir de l'homme. Il fait la volonté de son père qui est aux cieux et il est venu pour cela, pour annoncer le royaume de Dieu.

Et c'est vrai que sa manière est bien celle d'un dissident : il ne condamne pas, il ne détruit pas, il s'offre à nous, différent de nous. Ce qui est surprenant c'est qu'il ne nous semble pas tellement étranger. Ses gestes ne débouchent pas sur la classification des gens, sur l'exclusion des uns et la mobilisation des autres ; ses gestes offrent la paix, un peu de lumière et de repos, juste ce qu'il faut pour que se réveille en nous la vie qui nous a été donnée d'en-haut. Et quand notre crispation sur nous-mêmes finit par nous faire rejoindre l'immense foule qui crie *« à mort le fils de l'Homme !* » Lui, Jésus, il se tait, il meurt, il s'offre, il passe de ce monde à son père, il nous montre en cette épreuve ultime notre chemin, il offre son corps, sa chair à ce passage, et c'est en se livrant entre nos mains qu'il s'offre.

La veille de sa passion Jésus a laissé à ses amis le geste par lequel ils pourraient désormais communier à cette offrande. Aujourd'hui encore il s'offre, tendez vos mains, Quand vous tiendrez l'hostie dans vos mains et que vous la mangerez, comprenez que Jésus veut passer par là : par vos mains, par votre bouche, par votre ventre. Il désire vivre avec vous tout ce que vous faites avec vos mains, les choses que vous partagez, quand vous ouvrez votre main pour quelqu'un d'autre, les choses que vous gardez, quand vous fermez vos poings contre quelqu'un d'autre, ce avec quoi vous jouez, ce que vous écrivez. Tout ce que vous faites avec vos mains, les belles choses et celles qui ne sont pas justes. Jésus désire vivre avec vous tout ce qui entre dans votre bouche, quand vous mangez et quand vous mordez aussi et tout ce qui sort de votre bouche, quand vous dites du bien de quelqu'un et aussi quand vous dites du mal, quand vous faites la moue et quand vous souriez aussi. Jésus désire vivre avec vous tout ce qui remue dans votre ventre, toutes les émotions

heureuses et aussi toutes les peurs. Quand vous porterez la vie, celle d'un enfant et celle d'un rêve de métier ou de service ; quand vous porterez aussi dans votre ventre la rancœur, la vengeance. C'est aussi avec nos tripes que nous vivons et Jésus désire vivre tout de notre vie avec nous. Les adultes qui sont autour de vous le savent bien. Quand ils viennent communier ici, s'ils décident à l'avance de ne pas laisser Jésus vivre avec eux toutes leurs relations familiales, professionnelles et sociales ; s'ils mettent leurs passions, leur sexualité, leur métier, leurs amours, leurs peurs, leurs souffrances, à l'abri de la présence du Seigneur, c'est un pain d'amertume qu'ils mangent, pas le pain de vie.

Mais quand Jésus livre ainsi son corps à nos mains, à notre bouche, à notre ventre, il s'offre en même temps à son Père, comme le jour de sa mort. Il livre son corps entre les mains des hommes et il remet son souffle entre les mains du Père. Et le Père l'accueille à sa droite, et il l'habille de sa gloire, de sa lumière éternelle. Dans notre langue nous appelons cela sa résurrection.

Ainsi quand nous recevons le corps et le sang du Christ, nous recevons aussi celui qui s'en va vers le Père, qui passe de ce monde à son père, de la vie que nous connaissons à celle du premier né d'entre les morts.

Quand j'y pense, ça doit singulièrement élargir l'horizon de ma vie, l'espace intérieur de mes affaires de cœur et l'espace vital de nos projets et de nos engagements. Peut-être même que ça peut ouvrir l'espace clos de nos souffrances et de notre solitude.

Je vais vous dire un mystère ; le grand mystère des hommes. Quand vous recevrez l'hostie dans vos mains, vous entendrez une parole : « le corps du Christ ». Vous comprenez bien que c'est un peu fou. Nous n'allons pas dévorer le corps du Christ pour en faire notre propre corps. Nous ne sommes pas des anthropophages. Non, ce qui se passe, c'est juste l'inverse. C'est le corps du Christ qui vient nous

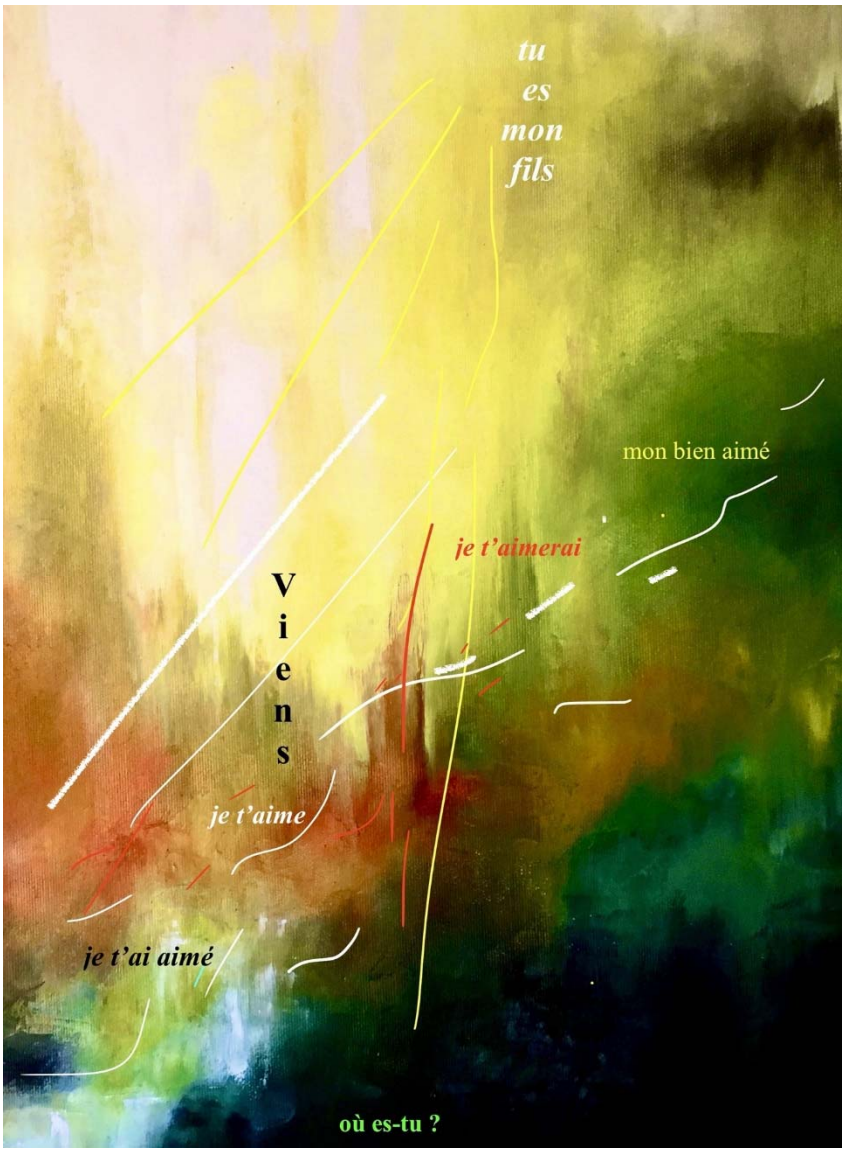
prendre de l'intérieur, pour transformer notre corps, et nous donner une vitalité que nous ne pouvons pas imaginer, ni expliquer.

Comment est-il le corps du Christ ? Vous y avez déjà pensé ? C'est le corps de quelqu'un qui est mort, le corps de Jésus. Mais c'est aussi le corps de quelqu'un qui est ressuscité d'entre les morts, le corps du Fils unique de Dieu. C'est fou de dire ces choses. Mais la véritable folie c'est qu'il y ait un lien tellement fort entre Jésus et le Père, que même la mort n'a pu rien faire contre ce lien d'amour. Ils s'aiment tous les deux, d'une façon dont nous n'avons pas idée. Il y a un souffle puissant, qui va de l'un à l'autre : le souffle de l'Esprit, dont on ne sait ni d'où il vient, ni où il va. C'est cet amour immensément fort, cette tendresse infinie entre le Père, le Fils et l'Esprit saint, qui a élevé, transfiguré le corps de Jésus en son corps de gloire, de lumière, en corps ressuscité.

Quand nous communions au corps du Christ, c'est cette immense histoire d'amour que nous laissons venir jusqu'au plus intime de nous-mêmes. Ce n'est pas nous qui le prenons, c'est lui qui nous prend, ce sont eux qui nous prennent, le Père, le Fils et l'Esprit. C'est comme si nous jetions l'ancre de notre bateau dans la mer infinie de la tendresse de Dieu.

Voilà ce qui donne la vie à nos corps. Jésus l'a dit clairement : *« C'est le Père vivant qui m'a envoyé et je vis par le Père. De même celui qui me mange, vivra par moi ! »* Communier, c'est manger, c'est laisser le Christ se livrer à nous, c'est annoncer la mort du Seigneur. Communier au corps du Christ c'est en même temps croire dans la puissance du lien d'amour qui unit le Père et le Fils, c'est consentir à nous livrer à cette histoire d'amour qui nous dépasse, c'est célébrer sa résurrection. Nous avons été créés pour cette aventure-là. Le monde a été créé pour cette aventure-là. Laissons-le venir jusqu'à nos entrailles. Son souffle nous manque.

Fête du Saint Sacrement 1996 *Lectures : Deut.8 / Ps 147 / Cor.10,16 / Jean 6,51-58*


tu
es
mon
fils
mon bien aimé
je t'aimerai
Viens
je t'aime
je t'ai aimé
où es-tu ?